

La bonne nouvelle anglaise

Certes, une hirondelle ne fait pas le printemps ! Mais soyons très attentifs à cette nouvelle venue d'outre-Manche : depuis deux ans, une forte baisse de l'usage de tous les stupéfiants se confirme en Grande-Bretagne, là même où la "mode" de la drogue débarqua dans l'Europe des années 1960 – souvenons-nous du *swinging London*.

Concevons d'abord ce que fut l'ampleur du désastre pour nos voisins : si, en 1960, seuls 5 % des jeunes Britanniques avouaient s'être au moins une fois drogués, ils étaient plus de 50 % vers 2005, année qui marquera sans doute l'apogée de cette pulsion toxicomaniaque.

Ainsi, depuis quarante ans et sans discontinuer, toujours plus de Britanniques consommaient toujours plus de drogue et ce, toujours plus souvent. Or la tendance semble s'inverser et, plus intéressant encore, cela concerne d'abord les jeunes générations.

Pour le National Health Service (la sécurité sociale britannique) en effet, 20 % seulement des 16-24 ans ont pris une drogue quelconque en 2010 (22,6 % en 2009) – seuil le plus bas enregistré depuis que l'étude existe (1996 : 30 %). *Idem* pour l'usage moins vaste des stupéfiants les plus toxiques (héroïne, cocaïne) : 8,1 % d'usagers juvéniles en 2009, 7,1 % en 2010.

Une tendance confirmée par une étude sur l'usage de la drogue dans les boîtes de nuit (magazine *Mixmag*, mars 2011). Dans ces lieux, début 2011, la consommation de cocaïne avait baissé de 20 % par rapport à 2010, et celle du cannabis et de l'ecstasy de 5 %. Une chute massive, car si en 2000 les neuf dixièmes des habitués des clubs et des boîtes de nuit se droguaient, ils ne seraient aujourd'hui plus "que" 50 %. Soit – 40 % d'usagers de drogues en une décennie !

Même observation pour les plus jeunes (11-15 ans). En 2008, 85 % d'entre eux n'avaient pas consommé de drogue – ils sont 88 % en 2009. Une baisse qui affecte toutes les variables temporelles : prise de drogue "au moins une fois dans la vie", "lors de l'année écoulée" et "le mois dernier".

Or, même si cette baisse ne touche pour l'instant que la Grande-Bretagne, même si la toxicomanie y est encore très lourde et qu'elle progresse toujours très fort sur le continent, notamment en France et en Allemagne, cette sérieuse baisse insulaire – désormais pluriannuelle – n'en revêt pas moins, et nous pesons bien nos mots, une grande importance géopolitique. Et cela, pour deux raisons : la drogue, d'abord le cannabis, est un marché de masse sur notre continent. Selon l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies, on compte dans l'Union européenne 23 millions de consommateurs de cannabis, dont 4 millions plurihebdomadaires. Et surtout parce que, dit l'Onu, le marché mondial

des stupéfiants – qui pèse quelque 235 milliards de dollars par an pour la vente en gros (celle qui enrichit les cartels et les mafias) – est tout simplement le troisième marché au monde, après ceux (licites) du pétrole et des armes de guerre.

Que la consommation des stupéfiants baisse en Grande-Bretagne est un phénomène d'autant plus important à suivre qu'il débouche sur deux interrogations cruciales :



Outre-Manche, la consommation de drogue est en baisse. Et cela concerne d'abord les jeunes générations.

– pourquoi cette baisse chez les plus jeunes ? Cette inversion des tendances est bien sûr trop récente pour pouvoir pleinement répondre à la question. Mais voici une première intuition : dans une génération fonctionnant toujours plus "à l'horizontale", constamment reliée à ses pairs *via* dix médias électroniques (téléphones portables, SMS, Facebook, Twitter, etc.), des courants d'opinion émergent vite et gagnent brutalement toute une tranche d'âge. Or l'un de ces courants forts prône que la drogue – en tout cas, celle vendue aujourd'hui par les dealers –, c'est "pas cool". En un mot, ces jeunes n'ont nulle envie de ressembler à des zombies hagards type Pete Doherty ou Amy Winehouse, sans cesse montrés par la presse people, titubant entre deux overdoses ;

– cette baisse affecte-t-elle uniquement la demande de drogue ? Autrement dit, provient-elle seulement de jeunes, hier fascinés par la drogue mais rejetant désormais le mode de vie trash des artistes précités ? Non, car en Grande-Bretagne, l'offre de stupéfiants baisse aussi.

D'après les enquêtes les plus récentes, les jeunes qu'on interroge révèlent qu'on leur propose moins de drogue dans les rues, ou dans les lieux de deal (discothèques, etc.). Mais aussi que, lorsqu'ils en trouvent, cette drogue est désormais infecte – cocaïne diluée à l'extrême et même ecstasy... sans ecstasy ! Or cette baisse quantitative et qualitative de l'offre résulte du seul travail policier. En effet, Londres dispose d'un outil de renseignement criminel ultraperformant, le SOCA (pour Serious Organised Crime Agency), qui porte des coups toujours plus rudes et précis aux narcotrafiquants. Un modèle pour toute l'Union européenne qui, nous l'annonçons ici même (Valeurs actuelles du 20 janvier), commence à prendre conscience de la gravité de la question. Chose impensable voici encore dix ans, les Pays-Bas eux-mêmes sortent progressivement de leur laxisme en la matière... ●